

Représentations et identité scripturale

Dominique Bourgain*

Résumé

Les liens entre écriture et identité sont plus complexes qu'il ne le semble au premier abord. On tentera ici de montrer qu'écrire se caractérise par le fait qu'il s'agit d'une projection d'un moi dans l'imaginaire, en même temps qu'un ensemble de pratiques sociales d'échange qui engage les représentations réciproques des interactants. Les conceptions habituelles des rapports entre un texte et son scripteur, tantôt n'en font que les indices à décrypter ce scripteur, compris comme seule psyché, tantôt exclut ce dernier omettant qu'il n'est d'écrit que parce qu'il y a au moins un écrivain, pris dans un réseau interactionnel. La notion d'identité scripturale devrait permettre d'intégrer l'idée que non seulement tout texte est en fait absolument dialogique, mais encore que toute identité se constitue et vit dans un jeu en abîme d'images déjà là et en devenir.

Mots-clés : Identité discursive. Représentation. Style. Rôle. Dialogisme.

Établir le lien entre écriture et identité relève a priori de l'évidence. Le premier apprentissage de l'écriture et de la lecture n'est-il pas, dans notre société tout au moins, celui du nom ? De cette écriture première du nom, qui inaugure une signature (fût-elle d'un pseudonyme ou plus moins illisible), on peut dire qu'il s'agit d'un acte fondateur par lequel l'enfant ou l'adulte va pouvoir désormais authentifier qui il est et valider les actes majeurs par lesquels il participe à la vie d'une société : désormais il pourra devenir écolier puis, quand il en aura l'âge, inscrire son nom sur un registre électoral ou de mariage, faire un chèque, s'engager dans un contrat de travail ou un bail de location, entretenir une correspondance amoureuse, tenir son journal intime, voire produire des savoirs, etc. Bref, il entre bel et bien dans la culture scripturale et commence de s'insérer dans une société "où il s'écrit". C'est ainsi tout ce qu'il est

* Université Lumière Lyon 2.

et peut devenir qui va se déployer dans de multiples directions, et qui l'autorise : le voilà créé en tant que scripteur, voire auteur potentiel, même s'il est vrai que tout commence ici, i.e. reste à apprendre et à faire.

À la réflexion ce lien entre écriture et identité s'avère pourtant problématique. À tout le moins, il faudrait pouvoir disposer d'une définition de l'écriture. Tout d'abord, outre que l'écriture ne consiste jamais à représenter la parole vive,¹ on est saisi par la multiplicité des opérations auxquelles engage le fait de produire un écrit: production d'une trace, va et vient de l'examen critique de l'œil, travail des modifications de la trace, choix et structuration de l'espace scriptural, etc. Et la variété de ces opérations change elle-même à raison de la diversité des pratiques scripturales: quoi de commun entre l'écriture d'une liste de courses et celle d'un ouvrage scientifique, celle d'un journal intime et celle d'une lettre de réclamation? Mieux vaudrait poser que l'on a affaire à des écritures plutôt qu'à l'écriture.

Quant à la question de l'identité, est-elle vraiment plus simple? Quand on aura dit que chacun a une identité du seul fait qu'il est UN, on aura juste évité de se poser le problème de la multiplicité que cette unicité et cette unité viennent subsumer: suis-je tout à fait la même aujourd'hui, à 67 ans, que celle que j'étais à 10 ans? Suis-je vraiment la même lorsque je suis avec mes petits enfants que celle que j'étais avec mes enfants petits ou celle que je suis en tant que bénévole auprès de personnes en difficulté? Rien de moins sûr. Certes, c'est bien moi ! Mais un moi qui s'est modifié en glissant d'un âge à l'autre de la vie, dont les contours ont bougé et continuent de se déplacer de l'une de mes fonctions à une autre, un moi que je vois et qui est vu, à chaque fois, différemment par moi comme par les autres.

De l'écrit au sujet écrivant

Pendant des décennies, pour ne pas dire des siècles, les textes religieux et littéraires parurent les seuls dignes d'intérêt, au point que, comme M. Dabène l'a fait le premier remarquer, les autres pratiques scripturales ont constitué un large

¹ Même la transcription d'un entretien ne peut prétendre être vraiment fidèle à la parole vive, fût-ce en mobilisant des sur-codages.

point aveugle. Ces écrits religieux et littéraires eurent la primauté des exégèses et analyses profanes comme religieuses, triviales comme expertes, qui le voyaient comme l'espace d'un sens déjà là, voire comme la traduction d'un sens inspiré. Toutefois, une évolution apparaît dans les années 70, accentuée dans les années 80: l'auteur, i.e. la personne sociale à laquelle est attaché le texte intéresse moins que le scripteur. Le texte est enfin vu comme ce qui est écrit par quelqu'un: le sujet écrivant, et non seulement l'écrivain-auteur. Plus largement, ainsi, le texte intéresse moins tel qu'il apparaît dans son figement, comme il l'est au bout du compte avec sa publication, mais commence d'être considéré comme ce qui vit dans le double travail de celui qui l'écrit et de celui qui le lit: dis moi ce que/ comment tu écris/lis et je te dirai qui tu es.

Ainsi, pour les tenants de la psychobiographie, tout, dans un texte, pourrait être référé au sujet scripteur et révélerait ce dernier. Le texte serait à lire dans la vie même et la personnalité de celui qui l'a produit. Cette approche, souvent critiquée notamment par Bellemin-Noël, J. et Clancier, A. sera même radicalisée par les psychocritiques qui, ce faisant, ont pris tous les risques d'une psychologisation des analyses: l'entreprise qui consiste à essayer de démasquer le scripteur dans ses textes exerce alors une sorte de fascination qui ramène l'écriture littéraire à une sorte de travail documentariste de l'ego, inconscient de lui-même. Considérer le texte seulement comme un faisceau d'indices révélateurs de celui qui écrit serait le confondre avec d'autres écrits (journalistique? cathartique?), ce qui reviendrait donc à le dénaturer. C'est bien sûr une sottise erreur que de dire que tel trait de caractère, telle pensée ou tel jugement sont ceux de l'écrivain-scripteur (la censure repose sur ce genre de confusion) ou, pire, que le narrateur, voire tel personnage sont ce même écrivain. Quand Flaubert déclarait: Mme Bovary, c'est moi, c'était une façon de dire son humanité douloureuse, une humanité partagée, certes présente dans son propre texte. On le sait bien: même dans les figures de l'autobiographie, Lejeune, J. (1980) a magistralement démontré que Je est un autre.

Le plus souvent d'inspiration psychanalytique, ces approches psychobiographiques et psychocritiques de "l'écriture littéraire passe en fait à côté de l'essentiel car: 1) pourquoi veut-on à toute force que le texte soit un homme et que l'homme soit dans le texte? 2) Pourquoi veut-on à toute force qu'un texte renvoie à un homme avant lui et que l'homme explique 'son' texte?" (BELLEMIN-NOËL,

J., 1978, p. 7). En imposant une telle continuité entre un texte et celui qui l'a produit, ces approches aboutissent à ce que l'œuvre soit mise en rapport avec autre chose qu'elle-même" (BARTHES, 1964, p. 251) et omettent que tout texte est une création. Or, ce qui caractérise cette création, c'est qu'il existe toujours du jeu – dans tous les sens du terme – entre les pièces de ce dispositif. Bien sûr, nulle création ne part de rien: elle se nourrit de ce que le scripteur-écrivain vit, voit, ressent, si ce n'est occulte. Et a lu! Voilà autant de fils mis sur le métier et chacun de ces fils, parfois ténus, tisse le scripteur autant que son texte, dans ce qu'il est ou veut être vu, mais le propre de ce texte ici est qu'il est un ouvrage, i.e. fabriqué, modelé, façonné par un imaginaire dans un travail plus ou moins laborieux qui met ce scripteur aux prises avec la langue. J. de Romilly disait à propos des écrits de sa mère: "Peut-être était-ce justement le fait de la vraie création que de s'attacher à des êtres et à une histoire qui n'étaient plus du tout elle" (DE ROMILLY, 2011, p. 143).

Il y a plus: pour J. Peytard, l'écrivain est celui qui fait sa langue et invente son écriture en devenant un écrivain. L'acte créateur est donc bien ainsi celui d'une identité, sous réserve que l'on considère que cette identité est par essence scripturale. De fait, on peut reconnaître d'emblée une page de Victor Hugo et ne pas l'attribuer à Rabelais, Chateaubriand ou Echenoz. Faut-il donc suivre les commentateurs de Buffon et de son fameux "le style est l'homme même"²? La notion de style peut-elle être utile ici? Peut-être mais jusqu'à un certain point seulement. D'abord, il convient d'écarter de cette notion ce qui, fort éloigné de notre problématique, l'attache à des genres: par exemple, des types fonctionnels (style journalistique, administratif, etc.), des catégories d'œuvre ou des époques (p.e., le style romantique). On repoussera également les analyses de Bailly (1909) et de ses nombreux successeurs: dans ces approches, le style est en fait considéré comme un élément non nécessaire de l'expression: "il vient de surcroît (...) il naît d'une élaboration à partir d'un sens invariable, il n'est pas pris dans le sens" (PEYTARD, 1970, p. 254). Dans cette conception, le style n'est alors plus

2 Un examen attentif du texte de Buffon montre que ces commentateurs font sans doute un double contresens. D'une part, chez Buffon, le style, ce n'est pas une caractéristique des productions langagières, notamment textuelles, mais un ensemble de manières d'être et de faire. D'autre part et surtout, ce style n'est pas rapportable à un individu particulier mais caractérise l'Homme auquel Buffon s'est intéressé, en tant que naturaliste.

que la quête d'une distinction et la recherche "d'innovations expressives" pour viser un "effet de style" (PEYTARD, 1970). La question de l'écart à la norme (mais de quelle norme s'agit-il?) passe au premier plan, aux dépens de celle du surgissement du sens, alors qu'il conviendrait pourtant de laisser de côté la question de l'énoncé, i.e. du résultat, pour privilégier celle de l'énonciation et donc celle du créateur saisi dans le processus de son invention. Quels que soient les changements de perspective qu'elles ont introduites, les analyses de Benveniste, E. (1966), Todorov, T. (1966), Cohen, J. (1966), Genette, H. (1972) ou Jakobson, R. (1973), parmi d'autres, en s'attachant qui aux procédés ou aux figures, qui aux relations transphrastiques ou au discours narratif et relaté, s'en tiennent au seul texte. Pour des raisons inverses de la psycho-biographie et de la psycho-critique, on écarte ainsi l'examen des relations entre écriture et identité, comprise en tant que construction à laquelle l'écriture contribue et dans laquelle elle est prise.

De R. Gary à E. Ajar, de Fr. Dard à San Antonio, les styles s'étoient dans des directions paradoxales, fracturant les identités que l'on pourrait assigner à l'un ou l'autre de ces mêmes écrivains à partir de l'étude formelle de leurs textes. Or, à tout le moins, écrire est au moins autant une façon de se grimer que de se dire. L'une des fonctions fondamentales du travail scriptural est de "faciliter les va-et-vient entre le réel et l'imaginaire, entre l'être et le non être, entre le dedans et le dehors" (BOURGAIN, 1977, p. 60). C'est pourquoi, pour Doubrovsky, S., s'il est vrai que "nous sommes devant un livre et rien d'autre (...) ce qui est amplement suffisant" (DOUBROSKY, 1974, p. 21), c'est l'écriture de ce texte qui appellerait une approche clinique, non les "complexes de l'écrivain" (DOUBROSKY, 1974, p. 21). Cette pensée est déjà chez Derrida avec le concept de "différance" définie comme "formation de la forme" (DERRIDA, J., 1967, p. 92), puis dans celle d'un "inconscient du texte" chez Bellemin-Noël, J. (1979, p. 51-52): "1) le texte est ce par quoi l'homme "diffère", différent et différé indéfiniment – l'écriture est altérité (leçon de Proust) et autonomie (leçon de Valéry)" (BELLEMIN-NOËL, J., 1978, p. 95), point de vue qu'il affirmera par la suite en posant que "tout texte est travaillé par un discours inconscient (...) il y a un inconscient du texte (...) (qui) peut être rapporté à un sujet inconscient du texte", pour la raison que le "sujet-créateur a disparu au profit du sujet fictif" du texte (BELLEMIN-NOËL, J., 1979, p. 194).

Cela étant dit, et quelques soient leurs indiscutables avancées, il n'est pas certain que les positions, en quelque sorte médianes entre celles de la stylistique et celles des psycho-biographes, adoptées, entre autres, par ces auteurs, ni même celle, quelque peu antérieure de Kristeva dans son projet pour élaborer une "sémanalyse" (KRISTEVA, J., 1972, p. 332) adossée aux concepts "de signifiante", de "génotexte" et "phénotexte" (ibidem, p. 335-336) puisse rendre raison des écritures autres que littéraires.

À propos des "écrits (extra)ordinaires": vers nos identités scripturales

On m'objectera en effet, peut-être, que ce qui précède n'intéresse que l'écriture littéraire. De telles considérations sont-elles encore valables pour une lettre à une administration? Un CV? Une liste de courses? Bref, quand je ne suis pas écrivain mais écrivant. Quelles pratiques scripturales sont alors concernées? Pourquoi et comment? Plus largement, même si bien sûr nous avons le sentiment qu'ils nous touchent plus ou moins intimement, qu'est-ce qui, dans nos "écrits (extra)ordinaires" (M. Dabène, 1990), tient vraiment de nous et que dévoilent-ils de ce que nous pensons être ou de ce que les autres spéculent que nous sommes?

Tout d'abord, nos correspondants peuvent, certes, dès qu'ils reçoivent de nous un écrit, savoir qu'il vient de nous. Mais peut-on dire pour autant que notre unicité et la complexité de notre être en devenir se révèle dans cette trace? On peut rappeler que l'identification de la personne par sa graphie fait certes partie dans notre société des éléments de preuve juridique, mais le scripteur est-il dévoilé pour autant? Sauf pour quelques pathologies avérées (asthme, troubles cardiaques ou nerveux), les travaux scientifiques dans ce domaine ont tous récusé l'idée que l'on puisse avoir une quelconque science du scripteur, et moins encore porter de jugement, à partir de cette trace. Cette question me paraît dépassée, et pas seulement parce qu'aujourd'hui, écrire avec une machine mécanique ou électronique annule la trace produite de la main.

Secundo, pour des raisons différentes, il me semble qu'il faut écarter d'emblée ici les écritures dont la principale fonction est de servir au scripteur d'espace matériel pour une mémoire externe. Ainsi en est-il des listes de courses, des

répertoires d'adresses ou des rendez-vous inscrits sur un agenda. On pourrait en dire presque autant de ces formulaires administratifs pré-textués qui ne laissent au scripteur aucune marge ni aucun choix (pas même à l'occasion celui d'un instrument d'écriture ou de la forme des lettres), si ce n'est qu'ils y consignent leur identité civile. Mais celle-ci est-elle autre chose que l'esquisse d'une vague silhouette?

Quand il s'agit, par contre, de prises de notes lors d'une lecture ou lors de l'écoute du discours d'un autre (cours ou conférence), la question de la seule scription est débordée par celles que pose le surgissement d'un sens qui n'est là que très partiellement. Du seul fait des choix opérés et des micro commentaires que forme l'ajout de quelques mots, voire de signes diacritiques, le sens se diffracte: points d'interrogation ou d'exclamation, soulignements, et autres flèches ou symboles graphiques peuvent appeler à une attention particulière, mais surtout introduisent un supplément de sens, venu de ces sélections et ces évaluations. Plus complexe encore est le cas du plan allusif noté, squelette à peine de ce qui sera une prestation orale. Objet intermédiaire entre l'ordre oral et l'ordre scriptural, ce plan est une fabrique de sens pluriel, lieu d'une effervescence qui non seulement "porte la marque d'un sujet dans et par l'écriture" (COLLOT, 1985, p. 89), mais aussi celle de la profération, l'une comme l'autre fussent-elles différemment travaillées mentalement et par la langue.

Autre cas, parmi les pratiques scripturales civiles et commerçantes, la lettre de réclamation ou le constat d'accident n'ont certes de valeur juridique ou plus largement sociale que si j'authentifie ces écrits comme les miens, par ma signature et l'indication de quelques autres déterminants civils (nom, prénom, adresse, etc.). L'anonymat annulerait et rendrait d'ailleurs inefficace ce type d'écrit.³ En fait, bien au-delà de l'information sur notre identité civile, cette lettre de réclamation ou ce constat d'accident raconte un pan, fût-il infime, de notre propre histoire et en cela a donc à voir avec notre unicité et ce qui contribue à nous définir à un moment donné. Le caractère formel, voire tout à fait convenu de telle ou telle partie plus ou moins ample (ne serait-ce que le répertoire des formules de politesse) de ces pratiques⁴

3 À moins qu'il ne fasse l'objet d'une réprobation majeure, comme ce peut-être le cas d'un écrit dont le scripteur se masque (exemplairement dans une dénonciation anonyme). On sait aussi, en France, les luttes juridico-politiques qui s'attachent à la question de l'anonymat sur des sites web dans le cas de propos racistes ou appelant à la haine, qui, eux, sont passibles de poursuites pénales.

4 Il ne faut pas se laisser aveugler par l'apparente facilité que donnent les écrits qui sembleraient une production de premier jet: ils sont soit la reproduction d'un écrit antérieur, soit le résultat d'un travail silencieux, mental.

ne doit pas détourner du fait que chacun y oeuvre à éclairer, ou plutôt y arrange ou réarrange telle ou telle face de son identité, et ce faisant concourt à la créer. Ainsi en est-il notamment du curriculum vitae qui semble n'être que factuel ou, entre autres, malgré leur consternant conformisme, de la plupart des petites annonces de rencontre. Il n'est que jusque les réponses que nous donnons à une enquête d'opinion et alors même qu'elles consistent en des opérations de scription très réduites (des cases à cocher), qui n'en constituent pas moins, volens nolens, une composition plus ou moins originale de notre identité.

En fait, ce qui est en jeu ici, ce sont les "faces" (GOFFMAN, 1974, p. 9) des correspondants scripturaux, i.e. "la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action". (scripturale, ici) "que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier" (GOFFMAN, 1974, p. 9). Avec chacun de ces écrits, c'est une certaine expression de soi que propose le scripteur en vue de faire une certaine impression, de préférence positive, sur les autres, expression et impression dont il ressort une catégorisation réciproque. Si le monde est un théâtre et que nous y sommes en représentation, alors nos écrits sont les espaces d'une mise en scène qui expose les images que nous donnons ou voulons donner de nous-mêmes et celles que nous assignons aux autres. Si l'on préfère, toute écriture procède d'un travail de la face. Cette face est un enjeu stratégique en ce qu'elle est l'appareillage symbolique utilisé à dessein ou non durant sa représentation discursive par un scripteur. Or, d'une part, elle suppose la prise en compte des images que le scripteur pense à tort ou à raison que ses correspondants ont de lui,⁵ d'autre part, parce qu'elle tient son efficacité d'un pari d'adhésion entre ce qu'elle propose et la personne, elle requiert que chacun atteigne à une certaine consistance de la représentation de soi qu'il y propose. C'est à ce prix qu'elle acquiert l'efficacité nécessaire pour que s'établisse un *modus vivendi* inter- actionnel plus ou moins stable entre les uns et les autres. Son intérêt majeur est ainsi de favoriser l'anticipation des actes langagiers (ou non) du scripteur et l'évaluation de ceux-ci : est-ce bien à lui que l'on a affaire ? Que peut-on espérer (ou redouter) de lui ? Ses actes sont-ils conformes ou non à la représentation du

⁵ Mieux vaudrait parler ici d'une part incorporée de ces images. Source potentiellement de conformisme, ces images donnent lieu plus sûrement à un positionnement qu'à une simple absorption, d'autant que le travail de la face est aussi une tentative pour aménager, rectifier ces images de soi que nous renvoie les autres. (Cf. BOURGAIN, D., 1996).

moi proposé ? De cela, ni l'article scientifique, malgré sa tension vers l'objectivité et qui voudrait le plus grand nombre de lecteurs possible, ni le journal intime qui s'en garde, ne sont exemptés, comme c'est d'ailleurs le cas des autres écrits et de toute action langagière.

Deux problématiques les traversent : celle du rôle et celle du décentrement. D'une part, les images de soi que le scripteur propose ne peuvent pas se déployer dans n'importe quelle direction. Outre qu'elles engagent le scripteur qui doit pouvoir s'y tenir, elles ne peuvent pas tout à fait s'éloigner de l'horizon d'attente que constitue le rôle que ce scripteur entend jouer dans une action face à autrui. On entend ici par rôle, le composé de normes auquel est soumise l'action des individus qui occupent une position ou une fonction particulière, dans un espace social donné. Il s'agit donc d'un ensemble de règles, prescriptives et proscriptives, formant une sorte de trame, plus ou moins serrée, de la manière d'être et d'agir, et limitant le libre arbitre de chacun, étant entendu que chacun invente jusqu'à un certain point sa façon propre d'actualiser son ou plutôt ses rôles (père, enseignant, chef d'entreprise, etc, ...).

Ainsi, l'image de soi que le chercheur donne dans ses écrits scientifiques est à la fois tout à fait lui autant que ses écrits sont de lui, mais lui dans l'interprétation de son rôle : cette image est parente de celles que présentent tous les autres scripteurs ayant la même fonction. Et alors qu'on "cherche à convaincre, recruter des alliés (...) à s'opposer pour se faire une place" (JACOBI, 1984, p. 50)⁶ on a affaire, à une "représentation théâtrale qui cache ses coulisses et offre au public un déroulement théorique sans personnage et sans histoire" (LATOURET, 1977, p. 87). Dans cette quête d'un savoir objectivé, ("dé-subjectivé"?), le "je" du scripteur n'est pas moins présent que le "tu" du lecteur, pas seulement par la citation plus ou moins critique que le chercheur fait des autres chercheurs ou les abris qu'il vient chercher derrière ceux dont il convoque le nom, mais parce qu'il doit ajuster son propos compris dans sa forme à l'horizon d'attente de ses lecteurs potentiels, horizon tel que son rôle d'acteur scientifique dans notre société, à un moment de l'histoire de cette dernière, le figure.

Au premier abord, le journal intime paraît occuper le pôle opposé de celui de

⁶ Non seulement auprès de ses lecteurs mais encore auprès et grâce à ceux auxquels il fait allégeance en les citant pour lui servir de garants.

l'écrit scientifique: si ce dernier veut être lu et apprécié, le journal intime semble, lui, bien conçu dans et pour le secret. Lieu pour dire l'indicible et le délibérément caché, il est le choix d'une "liberté retrouvée" (BOURGAIN, 2013), où il est possible de "calfeutrer la peur d'être mis à nu par l'autre" (Olivenstein, Cl., 1987, p. 12). Écriture de soi pour soi, à propos de soi, elle peut se donner alors des marges au regard des rôles qui sont ceux par ailleurs du scripteur et s'exposer pour soi seul : "le journal est le refuge de l'intimité" (DIDIER, 1976, p. 132).

Mais les représentations que le scripteur se donne de lui-même à son propre usage n'en sont pas moins arrangées, ni plus authentiques que celles qu'il propose aux autres dans ses échanges avec eux. Ce sont seulement des images plus ou moins différentes de ces dernières et où se révèle telle ou telle autre partie de son être, celles notamment que la pudeur lui fait sceller à autrui. Et si "le scripteur y dispose des jalons (plus ou moins objectivant) sur sa propre identité et sur sa trajectoire" (BOURGAIN, 1988, p. 430) qui peuvent satisfaire dans l'instant sa quête d'une cohérence de son être, la relecture quelques mois ou années plus tard dira toute l'illusion de cette unité identitaire, aussi sincère⁷ qu'elle ne fut qu'une fiction qui s'ignorait.

Au total, on a bien affaire à une certaine "invention" (du moi) "dans le double sens de découverte et de création" (DIDIER, p. 123). Cette invention du moi pour moi occupe-t-elle tout l'espace ? Sans doute pas. Au-delà des différents personnages qu'elle peut faire intervenir (les personnes concernées ne s'y reconnaîtraient sans doute pas), l'autre n'est jamais bien loin, dont la lecture est presque autant désirée que redoutée par le scripteur.⁸ Il n'est que d'évoquer le cas, du journal tenu par tel ou tel écrivain pour s'apercevoir qu'un autre se tient souvent derrière son épaule. Le désir sourd d'être publié engage alors à polir le texte, à le poétiser, au double sens de le travailler et de le créer.⁹

La question ici n'est pas seulement que tout texte est aussi lu par celui qui l'a écrit, mais dans le fait que ce premier lecteur d'un texte qu'est le scripteur

⁷ Il n'y a pas là à voir un problème de sincérité. Toutes ces images sont partiellement vraies partiellement fausses. À priori non falsifiées, elles relèvent simplement d'une fiction.

⁸ Il y a bien sûr une part de narcissisme dans l'écriture du journal intime, mais aussi d'érotisme si l'on admet ce désir du regard de l'autre. Dans son roman, *La clef*, (TANIZAKI, 1956) met ainsi en scène un narrateur et son épouse qui tiennent chacun leur journal en espérant ou sachant que l'autre le lit, source entre eux de tous les jeux érotiques.

⁹ On rappelle que ποιεῖν (*poiein*), en grec, signifie faire, créer.

scrute et évalue la trace en devenir, à plus où moins bon escient. Il se produit ainsi un décentrement dont l'efficacité dépend de la capacité que ce scripteur a d'être l'autre lecteur de son texte. Tout écrit, même les plus intimes, portent ainsi la marque d'une tension vers autrui, ne serait-ce qu'un autre moi-même qui aurait incorporé la représentation que pourraient s'en faire d'autres. Le travail scriptural est en somme celui d'un déplacement, plus ou moins réussi, qui exige que le scripteur ne soit plus fasciné par sa page et s'en détache suffisamment pour en devenir le lecteur comme s'il n'en était pas le scripteur mais le destinataire,¹⁰ du moins tel qu'il s'en fait une certaine représentation. Paradoxe de l'écriture que ce décentrement qui consiste à être présent dans son texte, en y faisant une place à l'autre et sans se confondre avec lui.¹¹

En fait, tout écrit (tout discours) est allogène par sa matière même car la langue porte les investissements faits sur elle par les autres dans les usages qui en ont été les leurs: chaque parleur/scripteur "reçoit le mot¹² par la voix d'autrui et ce mot en reste rempli (...) sa propre intention trouve un mot déjà habité" (Bakhtine, M., 1929, p. 131). D'autre part, tous nos énoncés, y compris les plus intimes, "sont traversés par les évaluations d'un auditeur virtuel"/lecteur virtuel (Volochnikov, V. N., in Todorov, T., 1981, p. 294): ils intègrent le fond aperceptif dont ce lecteur virtuel est le porteur, fond aperceptif dont fait partie le "rôle" (voir supra). Enfin, et ceci est au fondement de cela:

"le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense. Seul, l'Adam mythique, abondant avec le premier discours un monde vierge et non dit, le solitaire Adam, pouvait vraiment éviter absolument cette réorientation mutuelle par rapport au discours d'autrui, qui se produit sur le chemin de son objet" (BAKHTINE, 1934, cité par TODOROV, 1981, p. 98).

Et parmi ces objets, se trouve celui auquel le scripteur est le plus sensible: son

¹⁰ "Donc, si j'écris, je tente d'écrire de telle sorte que si je me lisais, je ne pourrais me lire comme je me lis". Paul Valéry, Cahiers, p. 249.

¹¹ Ce qui est en jeu ici, ce ne sont pas les formes du tiers parlant, auquel est prêté du discours ou que l'on cite, ni les interpellations du destinataire, mais la trace de l'autre dans le texte ou narrataire. Cf. PEYTARD, J., 1982.

¹² L'idée de mot n'est pas à prendre ici au sens du dictionnaire. Le terme "slovo" en russe a certes cette acception, mais désigne aussi le discours.

moi.

Quelle identité scripturale ?

En somme tout texte porte la trace, volens nolens, avec plus ou moins de bonheur, d'une intégration, si ce n'est d'une incorporation de l'autre, sous la forme (dont le scripteur n'a que plus ou moins conscience) "de (la) compréhension responsive active" de ses lecteurs (BAKHTINE, 1984, p. 274), et de la représentation qu'un scripteur se fait de la représentation qu'ont de lui ces mêmes lecteurs potentiels ou virtuels, sinon les membres des groupes sociaux dont il fait partie (ceux du réseau de ses relations, de sa profession, sa religion, etc.). Tout écrit est ainsi à un degré ou un autre dialogique, par essence. Ceci ne touche pas seulement un contenu pris dans une forme mais plus largement ce qu'un individu fait ou ne fait pas de l'écriture: les pratiques qui sont les siennes et celles qu'il ne mettra jamais en œuvre¹³ vont dépendre de l'image que cet individu se fait de ce qu'il est en tant qu'écrivain, occupant une certaine place dans l'espace social, bref, vont dépendre de son identité scripturale. Or toute identité se construit dans l'appréciation du semblable et du différent, et dans la confrontation de cette appréciation avec la représentation que chacun se fait de la représentation que les autres peuvent avoir de lui et de celle qu'il se fait des autres.

Dans l'enquête que nous avons menée, les personnes interrogées¹⁴ catégorisent spontanément leurs pratiques d'écriture en opérant une césure entre la sphère professionnelle et la sphère privée. À chaque fois, des lignes de partage sont tracées ; elles correspondent à une distribution des tâches scripturales qui suit celle des fonctions sociales dans ces deux sphères. Aux cadres, nombre de rapports d'activité ou prospectifs et de courriers en direction des partenaires internes ou externes à l'entreprise; aux agents de maîtrise et assimilés quelques "petites

13 Spécialement son accès/ou non/par ces pratiques à de multiples savoirs et, plus largement, leur mise œuvre ou non comme appareillage "pour-penser-avec" (Cf. BOURGAIN, 1994).

14 Cette enquête a été réalisée dans l'entreprise IBM à Paris. Elle a permis de recueillir 43 interviews semi-directives d'une durée allant de 40 mn à 90 mn. auprès d'un échantillon raisonné donnant une image de la variété des personnels de l'entreprise (sexe, niveau d'études, fonction dans l'entreprise, âge). Les données recueillies constituent le corpus d'un doctorat d'État. Les termes indiqués entre guillemets sont cités de ces interviews. (BOURGAIN, 1988).

notes” ou comptes rendus “rapides”; aux employés administratifs de fréquentes “petites lettres” ou la tenue de “tableaux de bords”; aux techniciens, les notes “très très techniques” destinés à l’intérieur de l’entreprise; aux travailleurs manuels, “presque rien” ou la tenue, au plus, des “mains courantes”. De même, dans la sphère privée, aux hommes revient d’écrire la lettre aux impôts; à la femme, la correspondance familiale et amicale.¹⁵ Autant de représentations de soi générées au sein de l’organisation sociale, plus particulièrement dans les groupes d’appartenance et de référence des interviewés, et suffisamment intégrées pour que ces derniers conçoivent leur identité scripturale comme une évidence.

Les représentations que ces mêmes interviewés se font de leurs écrits mobilisent des critères tels que leurs destinataires, circonstances et objets, leur longueur, fréquence et degré de formalisme. Il s’en suit des catégorisations qui aboutissent à refuser le statut de “véritables écrits” à leurs réalisations : sauf les cadres, ils ont dit ne “marquer que quelques lignes”, “faire un mot”; ils excluent ainsi de ce qui serait une “véritable” écriture celles de leurs pratiques professionnelles et privées qui seraient brèves, dont les circonstances et objets seraient triviaux et la forme réputée “banale”. Au mieux ils considèrent qu’il s’agit d’un genre mineur, même lorsqu’ils désignent par le terme “lettres” leurs écrits à l’adresse de la famille ou des amis. Ces “lettres” cependant, lorsqu’elles relèvent des relations civiles et commerçantes, sont aux yeux de ceux qui n’ont reçu qu’une formation courte et qui ont peu d’occasions d’écrire, une “véritable” écriture, non pas parce que les premières connaîtraient un déficit de valeur¹⁶ et celles-ci non, mais parce que leur production est ressentie comme difficile, exigeant temps, efforts, rectifications, quand les autres seraient ordinaires et exemptes du formalisme laborieux qui serait attendu des secondes.

Restent les pratiques scripturales pour soi, parmi lesquelles les écritures ludiques et, à un pôle opposé, la prise de notes. Elles ne bénéficient que d’un statut infra liminal, même aux yeux des cadres qui ont fait des études supérieures : l’une n’est pas sérieuse, l’autre est brève, utilitaire, sans recherche. Quant à l’écriture du journal

15 Au point qu’une femme célibataire au moment de l’enquête, ayant le projet de se marier, a déclaré que jusque là, elle accomplissait toutes ces tâches scripturales, mais qu’avec son mariage, elle ne savait pas trop comment cela aller se passer, remettant en cause une compétence qui jusque là s’était avérée efficace : “il saura mieux faire, hein”.

16 Ces écrits ont certes des valeurs mais qui seraient extérieures au geste scriptural. Ce sont les valeurs morales qui sont attachées à l’entretien des relations familiales et amicales : affection, fidélité etc.

intime, elle a contre elle le fait qu'il s'agirait d'une production libre de contraintes et propre à la jeunesse et/ou à la femme. Seules, les femmes interviewées en ont d'ailleurs revendiqué la pratique, quelques hommes ayant déclaré que "cela leur était arrivé (quand ils étaient) plus jeunes". Rien, dans ces trois cas, qui pourrait valoriser un scripteur (homme) adulte, engagé sérieusement dans la vie. Quant à l'écriture à vocation littéraire, elle est rangée dans les pratiques pour soi, présentée comme une distraction pour laquelle on envisage ni destinataire ni destination. Face à un interviewer, sans doute vu comme le prototype de la culture universitaire, seuls 10% des interviewés (des femmes et quelques cadres mais ni technicien, ni travailleur manuel) disent l'avoir pratiquée : chansonnette, poème, mémoires, mais en les minorant et en assurant qu'ils n'ont pas "cherché à y dépasser les maîtres".

Ce déni de compétence va se retrouver, évidemment, dans les propos des interviewés sur leurs difficultés pour écrire. La rature va être considérée ici comme un raté et le brouillon, loin d'être pensé comme l'espace d'un travail scriptural libre du regard d'autrui, est vécu comme ce qui signale ses erreurs au scripteur, incapable de "traduire" sa pensée. Par ailleurs, on peut observer que la localisation des difficultés de l'écriture – et l'image de la norme qu'elles y dessinent – suit les frontières de la formation scolaire des interviewés: ceux qui n'ont pas bénéficié d'une formation dépassant le CAP disent avoir massivement du mal avec la graphie et l'orthographe (au point d'éviter d'écrire), ce que les autres interviewés qui ont approché ou dépassé le baccalauréat ne disent presque jamais. À de rares exceptions près, ces derniers ont situé leurs problèmes d'écriture à la fois au niveau du lexique et de la construction phrastique. Outre qu'il faudrait pouvoir disposer de la "bonne tournure" pour "traduire" un sens qui serait déjà là, les mots à l'œuvre auraient à satisfaire à l'écrit à des exigences autres qu'à l'oral: être "appropriés" et "riches", lexique que ces interviewés ont le sentiment de "ne pas avoir". Seuls, ceux qui sont en même temps les plus âgés, qui ont été le plus longuement formés et qui ont le plus d'occasions d'écrire dans leur vie professionnelle, mentionnent le travail de la trace et la solitude du scripteur. La quasi totalité a, par contre, en partage "la croyance en un scripteur idéal qui maîtriserait parfaitement et "naturellement" la production d'un objet parfait d'emblée et qui serait situé en un lieu fictif de la société d'où il maîtriserait tous les rapports sociaux" (BOURGAÏN, 1988, p. 860).

En somme, on voit bien que la représentation de l'écriture littéraire, largement

fantasmée, d'autant plus fantasmée que la personne s'estime éloignée de son univers, pèse sur ces représentations de tout le poids d'une légitimité, que l'École, entre autres, contribue à instituer. Autant dire que l'on a affaire là à de véritables obstacles épistémologiques au déploiement des pratiques scripturales et à des projets de formation (BOURGAIN, 1988).

Ainsi, toute écriture, est, de multiples façons, le procès créatif d'une projection du moi dans l'imaginaire, en même temps que le lieu d'une pratique sociale d'échange: il s'agit d'une activité qui engage bien plus que des correspondants, leurs représentations réciproques. Certes, les représentations recueillies dans notre enquête sont des "tranches de vie", proposées dans des discours qui doivent ce qu'ils sont à leurs conditions d'énonciation, mais comme l'affirmait Bakhtine, "toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose, et est construite comme telle. (...) Toute inscription (...) s'attend à des réactions actives, anticipe sur celles-ci". (BAKHTINE, 1977, p. 105). Ces "réactions actives" s'entendent, à plusieurs niveaux, dans les portraits de soi en tant que scripteur, que les interviewés exposent à l'intervieweur.

Ces portraits procèdent en effet du jeu en abîme des images, en interaction les unes avec les autres, que chacun a bien sûr de lui-même, mais aussi des autres qu'ils imaginent évaluant leurs discours et leurs pratiques : certes, il y a d'abord, l'autre qui interviewe, mais aussi – et c'est primordial – ces autres qui sont leurs correspondants, lors des messages scripturaux qu'ils produisent en l'absence de ces derniers (c'est quasi toujours le cas, sauf p.e. lorsqu'un enseignant écrit au tableau face à ses élèves) et en y intégrant à la fois leurs propres représentations des référents et les représentations qu'ils en prêtent à ces correspondants; et enfin, subsumant le tout, il y a la figure de cet autre scripteur idéalisé par rapport auxquels chacun tente de se situer: cet autre tout à fait autre qui, lui, aurait "le don d'écrire", l'écrivain, celui qui "de la moindre petite chose, arrive à en faire un roman".

Representations and scriptural identity

Abstract

The links between writing and identity are more complex than it seems at first sight. We shall try to show that writing is characterized by being a projection of an ego in imagination, and at the same times is a set of social exchange practices which involves the mutual representations of people interacting. The usual conceptions of reports between a text and his producer, now make them the indication to be deciphered of a writer, understood as only psychée, now exclude the latter, missing that writings exist only because there is a writer, embedded in an interactional network. The notion of scriptural identity should allow to consider that not only any text is absolutely dialogical in fact, but still that any identity is always built and lives in an abyss of images, pre-existent and to take shape.

Keywords: Discursive identity. Representation. Style. Role. Dialogism.

Representações e identidade escritural

Resumo

Os liames entre escritura e identidade são mais complexos do que parecem à primeira vista. Tentar-se-á aqui mostrar que o escrever se caracteriza como uma projeção de um eu no imaginário e, ao mesmo tempo, como um conjunto de práticas sociais de troca que envolve as representações recíprocas dos interactantes. As concepções habituais das relações entre um texto e seu escrevente, ora não fazem senão revelar os indícios para decodificar esse escrevente, entendido como uma psiquê, ora excluem este último ao omitir que ele é descrito apenas porque há pelo menos um escrevente, preso em uma rede interacional. A noção de identidade escritural deveria permitir integrar a ideia de que não somente todo texto é de fato absolutamente dialógico, mas também de que toda identidade se constitui e vive num jogo em abismo de imagens já existentes e por vir.

Palavras-chave: Identidade discursiva. Representação. Estilo. Papel. Dialogismo.

Bibliographie

BALLY, Charles. **Traité de stylistique française**. (1^{ère} éd. Heidelberg, C. Winter, 1909). Paris: Klincksieck, 3^{ème} éd., 1951, 331 p.

BAKHTINE, Mikhaïl. **Marxisme et philosophie du langage**. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique. Trad. de **Marksim i filosofija jazuka** (ss. le nom de Volochinov, V. N., Léningrad, 1929), par Marina Yaghello, préface de Roman Jakobson, Paris: Édition de Minuit, 1977, 233 p. (Coll. Le sens commun).

BAKHTINE, Mikhaïl. **Problèmes de l'œuvre de Dostoïevski**. Trad. de Problemy tvorchestva Dostoevskogo, Leningrad, 1929.

BAKHTINE, Mikhaïl. Le discours dans le roman, Ouvrages cités par TODOROV, Tzvetan, in **Mikhaïl, le principe dialogique**. Suivi de Écrits du cercle de Bakhtine, Paris: Éditions Du seuil, 1981, 316 p. (Coll. Poétique).

BAKHTINE, Mikhaïl. Les genres du discours. Problématique et définition. In: BAKHTINE, Mikhaïl. **Esthétique de la création verbale**. Paris: Gallimard, 1984. p. 265-272. Original de 1952-1953.

BARTHES, Roland. **Essais critiques**. Paris: Éd. Du Seuil, 1964, 288 p. (Coll. Points, n° 127).

BELLEMIN-NOËL, Jean. **Psychanalyse et littérature**. Paris: PUF, 1978, 276 p. (Coll. Que sais-je ?, n. 1.752).

BELLEMIN-NOËL, Jean. **Vers l'inconscient du texte**. Paris: PUF, 1979. (Coll. Écriture).

BENVENISTE, Emile. **Problèmes de linguistique générale**. Paris: Gallimard, deux tomes, 1966, 351 p. et 288 p. (Coll. Tel, n. 7).

BOURGAIN, Dominique. Fonctions et représentations de l'écrit. **Études de linguistique appliquées**, Paris, n. 28, p. 55-77, oct.-déc. 1977.

BOURGAIN, Dominique. **Discours sur l'écriture**. Analyse des représentations sociales de l'écriture en milieu professionnel. Thèse de Doctorat d'État, Université de Franche-Comté ss. dir. Pr. J. Peytard. Besançon, 1988, 1.536 p.

BOURGAIN, Dominique. Ethologie et effet Pygmalion. In **Les Cahiers Binet** n. 647-648, Actes de l'Université d'été, Chambéry (7/1995): "L'effet Pygmalion, de la formation initiale à la formation des adultes", Chambéry: Éd. ERES, 1996, p. 179-192.

BOURGAIN, Dominique. Raisons et écriture. In: **Écrire et faire écrire**. Saint Cloud: École Normale Supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, 1994, p. 63-83.

BOURGAIN, Dominique. Communication des émotions. Communication au Colloque : « Jean Peytard : Syntagmes et entailles », Besançon, 7-9 juin 2012, à par., 8 p.

CLANCIER, Anne. **Psychanalyse et critique littéraire**. Toulouse: Privat, 1973, 228 p.

COHEN, Jean. **Structure du langage poétique**. Paris: Flammarion, 1966, 220 p.

COLLOT, Michel. La textanalyse de Jean Bellemin-Noël. In: **Littérature** n. 58, Paris: Larousse, 1985, p. 75-80.

DABÈNE, Michel. **Écriture et lecture chez l'adulte**: approche empirique de la compétence scripturale. Thèse de Doctorat d'État, Université de Franche-Comté ss dir. Pr. J. Peytard. Besançon, 3 volumes, 897 p. 1985.

DABÈNE, Michel. Des écrits extra(ordinaires). Éléments pour une analyse de l'activité scripturale. **Lidil** n. 3, Grenoble, PUG, p. 9-26, 1990.

DERRIDA, Jacques. **De la grammatologie**. Paris: Éd. De Minuit, 1967, 445 p. (Coll. Critique).

DIDIER, Béatrice. **Le journal intime**. Paris: PUF, 1976, 210 p. (Coll. Littératures modernes).

DOUBROVSKY, Serge. **La place de la Madeleine**. Paris: Mercure de France, 1974, 164 p.

GENETTE, Henri. **Figures III**. Paris: Éd. Du Seuil, 1972, 286 p.

GOFFMAN, Erving. **Les rites d'interaction**. Trad. par A. Khim, de **International ritual** (1967). Paris: Éd. De Minuit, 1974. 230 p. (Coll. Le sens commun).

JACOBI, Daniel. Du discours scientifique, de sa reformulation et de quelques usages sociaux de la science. **Langue française**, Paris, n. 64, p. 38-52, déc. 1984.

JAKOBSON, Roman. **Questions de poétique**. Paris: Éd. Du Seuil, 1973, 507 p.

KRISTEVA, Julia; CLOQUET, Jean-Claude. Sémanalyse : conditions d'une sémiotique scientifique. **Sémiotica**, Paris, v. 5, n. 4, p. 324-349, 1972.

LATOUR, Bruno; FABRI, Pierre. La rhétorique de la science. Pouvoir et devoir dans un article de science exacte. In: **Actes de la recherche en sciences sociales** n. 13, Paris: Éd. De Minuit avec le concours de la M.S.H. et de l'E.H.S.S., 1977, p. 81-95.

LEJEUNE, Philippe. **Je est un autre**. L'autobiographie, de la littérature aux medias. Paris: Éd. du Seuil, 1980, 340 p. (Coll. Poétique).

OLIVENSTEIN, Claude. **Le non dit des émotions**. Paris: Éd. Odile Jacob, n. OJ6, 1987, 211 p. (Coll. Points).

PEYTARD, Jean; GENOUVRIER, Émile. **Linguistique et enseignement du français**. Paris: Larousse, 1970, 285 p.

PEYTARD, Jean. Instances et entailles du texte littéraire. In: PEYTARD, Jean (Org.). **Littérature et classe de langue**. Paris: CREDIF-Hatier, 1982, p. 115-138. (Coll. L.A.L).

PEYTARD, Jean. **Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse de discours**. Paris: Bertrand-Lacoste, 1995, 128 p.

DE ROMILLY, Jacqueline. **Jeanne**, Paris: De Fallois, 2011, p. 143.

TANIZAKI, Junichirô. **La clef. La confession impudique**. Trad. de Kagi, Japon, 1956, par A. Bayard-Sakai, Paris: Gallimard, 1998.

TODOROV, Tzvetan. **Poétique de la prose**, Paris: Éd. Du Seuil, 1966, 256 p. (Coll. Tel Quel).

TODOROV, Tzvetan. **Mikhaïl, le principe dialogique**. Suivi de Écrits du cercle de Bakhtine, Paris, Éditions Du seuil, 1981, 316 p. (Coll. Poétique).

VOLOCHINOV, Valentin. La structure de l'énoncé, 1930. In: TODOROV, Tzvetan. **Mikhaïl, le principe dialogique**. Suivi de Écrits du cercle de Bakhtine, Paris: Éditions Du seuil, 1981, p. 287-316. (Coll. Poétique).

